

ÉTUDE PARUE EN 2009 DANS GUNDERIC - Bulletin du Cercle d'études locales de Contrexéville

Une jeune fille tuée à Contrexéville, cet événement est inconnu de la plupart de nos contemporains. Nous l'avons appris par un article paru en première page du *Petit Journal* daté du dimanche 17 juillet 1910.



Ce fait divers aurait pu en rester là, si la mère de la jeune fille n'était pas venue vivre après cet horrible drame à Lignéville. Pierre Messenger m'a parlé des membres de cette famille, et renseigné sur Herminie et ses enfants, mais il ignorait tout du drame qu'ils avaient vécu. Denise Simonin, avait entendu des bavardages qui évoquaient des malheurs subis par Herminie.

L'article du journal agrandi ci-dessous, commente les faits illustrés par deux photos :

- La reconnaissance du cadavre dans les champs.

On peut voir le corps de la jeune fille allongé sur des gerbes de paille écrasées, alors qu'autour une foule de badauds le contemple, parmi elle un gendarme et quelques jeunes enfants.

- La maison du meurtrier, le café Gaîté, avec ce texte : la croix indique le meurtrier présumé dans sa voiture. Au premier plan Herminie la mère de la victime et sa seconde fille Berthe (que l'on retrouvera dans ce récit).

J'avais intitulé cette histoire « Le faubourg du crime », parce que j'avais entendu parler d'un crime abominable par ma grand-mère, Rose Salvini née Mangin. C'était quand j'avais 5 ou 6 ans, lorsque nous allions glaner après la moisson, là où l'événement s'était passé dans les champs au lieu-dit *Lavaux*, d'où on apercevait la route de Contrexéville à Vittef. On serait à peu près aujourd'hui au niveau de la rue des Glycines.



À cet endroit, mystérieusement sur le ton de la confidence, elle me disait : « C'est le faubourg du crime, ici une petite fille a été tuée par un méchant monsieur ! ».

J'étais trop jeune pour en savoir d'avantage, car je ne me souviens pas en avoir entendu plus que ça. Plus tard, Jojo Toussaint, m'avait dit avoir aussi entendu parler de ce faubourg du crime, mais déjà ; ni la cause, ni le lieu et encore moins les acteurs du crime ne lui étaient connus. Il ne restait plus de cet événement qu'une rumeur qui apparemment s'est tue...

Une existence miséreuse :

Herminie Tacquard est née en 1870 à Contrexéville, son père était originaire de Remoncourt et sa mère de Larivière (52), ils vivaient de petits travaux, lui comme journalier, elle de couture. Herminie Tacquard, est chez ses parents à l'âge de 21 ans, lorsqu'elle met au monde de père inconnu une fille surnommée Marie-Fernande.

Elle est à nouveau fille mère en accouchant de Paul quatre ans après. Puis quatre années se passent et enfin Herminie se marie en 1899 avec Louis Victor Morizot, un manoeuvre qui est originaire de Légéville et Bonfays, il reconnaît les deux enfants qui prennent son nom. Herminie a 29 ans, lui en a 25, il est travailleur acharné mais ombrageux voir agressif, il a déjà été condamné pour vol.

Ils habitent quelques temps en location dans l'ancienne maison des parents Tacquard, rue de l'Espérance (rue du Shah de Perse aujourd'hui, dans un groupe de maisons qui était en face de la banque Crédit Mutuel, avant d'être démolie en 1906). Une enfant naît en 1902, qu'ils prénomment Berthe.

Le couple et les trois enfants emménagent ensuite rue de la Goulotte (rue Ernest Daudet) où ils prennent en gérance le café Gaîté, propriété de Jules Baret de Valfroicourt.

Les témoignages de leur entourage et des consommateurs sont éloquentes, Louis rendait sa femme malheureuse, et martyrisait ses deux enfants Fernande et Paul qu'il faisait travailler durement. Il menaçait de pendre le garçon par les pieds, pour le faire souffrir (lu dans le journal).

Déclaré cafetier, Louis continue de faire des travaux pour des employeurs et il cultive des champs qu'il loue, sa femme ses enfants sont obligés de l'aider et de faire des corvées tout en servant les clients de passage, notamment ceux qui transitent par là, pour aller à Mandres-sur-Vair ou Bulgnéville, soit en rentrant de la gare soit du marché de Contrexéville où de l'un des nombreux chantiers de construction dans la station.

En 1910, Berthe la dernière-née est âgée de 8 ans, Paul a 15 ans il est malingre, souffreteux, l'aînée Fernande a 19 ans, c'est une jolie jeune fille que les clients du café lorgnent discrètement de crainte d'avoir des remontrances de son beau-père. Elle est triste, dans l'entourage de la famille on remarque qu'elle ne se sent pas en sûreté (lu dans le journal), elle se plaint auprès des voisins des agissements de son beau-père, on craint le pire ! Et c'est le pire qui arriva !

Le jour du drame :

Ce vendredi 15 juillet 1910, tôt le matin, Louis attelle les chevaux et part chercher des gerbes de céréales dans les champs au lieu-dit *Lavaux*, il emmène Fernande afin de l'aider, pendant que Paul son frère et Émile Chevalure, un cousin de la famille venu les aider, terminent quelques corvées dans la grange en attendant leur retour.

Le temps passe, quand on vient avertir Herminie à 11 heures, que les chevaux et leur attelage erraient désespérés dans la campagne, aussitôt craignant le pire, elle part à la recherche de son mari et de sa fille, un jeune commis boucher qui travaillait à l'abattoir (Station Total aujourd'hui) l'accompagne.

En arrivant sur la route de Vittel, ils aperçoivent à droite au bout du champ une forme sombre, dans une petite meule de paille éventrée, arrivés à proximité la mère pousse un cri, sa fille gît inerte, allongée sur le dos, les vêtements en désordre, le visage tuméfié couvert de terre. La pauvre femme reste auprès du corps de son enfant, pendant que le jeune garçon boucher court alerter la mairie où se tient le bureau de la gendarmerie saisonnière qui envoie deux hommes sur place.

Pendant ce temps, Louis Morizot l'assassin, déambule en bordure du bois du Hazau, pas très loin de la route de Vittel, il menace de son pistolet quiconque passait un peu trop près de lui.

C'est au cours de l'après midi que Pierre Auguste Morel, maire de Contrexéville, se rend sur les lieux pour constater la mort de Fernande, afin de dresser l'acte de décès en présence de Dominique Urion, mécanicien et oncle maternel de la famille. Ensuite le corps est ramené à la maison, après que le parquet de Mirecourt ait diligencé un fonctionnaire pour enquêter.

Une autopsie a lieu le samedi matin, exécutée par un médecin légiste, le docteur Calbat. Le journaliste ne fut pas autorisé à entrer dans les détails, il se borna simplement à écrire :

« C'est parce que la jeune fille lui résistait que Louis Morizot l'a étranglée et lui a mis de la terre dans la bouche, puis a achevé son crime et a pris la fuite dans la forêt... »

Le journaliste déclarait que : « le légiste confirmait toutes les suppositions que l'on pouvait se faire », sans préciser quelles étaient ces suppositions ! En conclusion il se contente d'écrire : « on croit à un crime passionnel ! ».

À en croire les ragots, trois versions circulaient sur les causes du drame :

- l'une de ces versions dit que Louis Morizot abusait déjà auparavant de sa belle fille, et que celle-ci, ce jour là, se serait refusée à lui...
- on prétend aussi qu'elle voulait s'affranchir de cette liaison, parce qu'elle était en relation avec un jeune homme, ce que n'aurait pas supporté son beau-père.
- d'autres disent que ce jour là, Louis Morizot aurait mis en œuvre le dessein qu'il nourrissait depuis quelques temps, en agressant sa belle fille pour la violer.

La suite de l'affaire :

Les gendarmes ont tenté de retrouver le meurtrier en patrouillant en fin de journée ce vendredi 15 juillet, autour du bois du Hazau, mais il se cachait et ils abandonnèrent leurs recherches à la nuit tombante.

Le lendemain matin samedi 16 juillet, on retrouve le meurtrier qui s'est fait justice, il s'est donné la mort en se pendant à l'un des arbres qui est à l'orée du bois de *Sous-Aumont* sur le territoire d'Outrancourt (où se trouve le ranch vert aujourd'hui).

L'acte de décès précise : À 11 heures les témoins suivants : Émile Rémy électricien, Fernand Mathieu instituteur, tous deux habitants d'Outrancourt, ont déclaré avoir vu le mort, en présence du maire Auguste Joigny.

Ce même jour, à 17 heures, Fernande est inhumée, la cérémonie funèbre eut lieu en présence d'une foule émue qui déposa de nombreuses gerbes au dire du journaliste. Sur la modeste tombe, restera une simple plaque sur laquelle figure avec le prénom Fernande, le nom de naissance de la jeune fille : Tacquard. Sa mère n'a pas voulu que soit inscrit le nom de son beau-père Morizot qui l'avait reconnue comme son enfant en l'adoptant, mais qui l'avait ignoblement salie et assassinée.

Après la tragédie la vie continue, Herminie est âgée de 40 ans, son fils Paul a 15 ans et Berthe en a 8. Elle continue de tenir le café Gaîté ; un curieux nom pour un débit de boisson où de tristes souvenirs n'en finiront pas de planer au dessus de leurs têtes et dans leurs cœurs.

En 1920, François Paulmier achète le bâtiment, qu'il appelle « Café Renaissance », sa femme Alice Picard s'occupe du café, lui il continue sa profession de facteur pour les villages du secteur de St Ouen - Vrécourt, plus tard il ouvrira un atelier d'antiquité, repris par leur fils Michel, le café devient bar de l'Escale. Herminie a quitté cette maison, mais elle n'enterre pas les fantômes qui hantent sa mémoire et restent au fond de son être.

Par hasard, les retrouvailles :

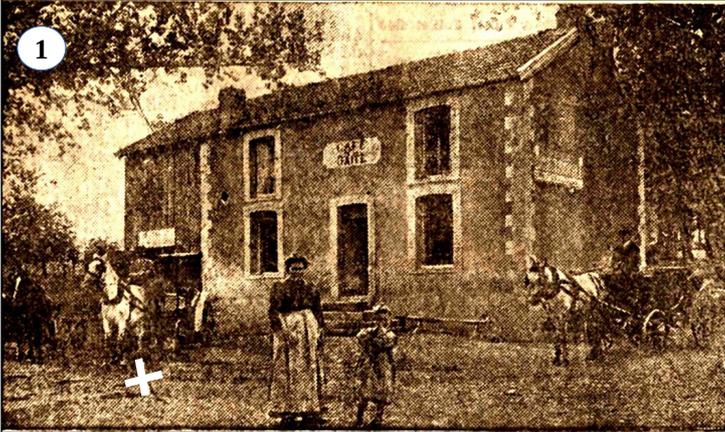
C'est à Lignéville que j'ai retrouvé la famille, grâce à la consultation de l'acte de naissance d'Herminie à l'état-civil de Contrexéville, en marge duquel il était inscrit qu'elle était décédée dans cette commune.

Son fils Paul s'est marié, blessé et gazé à la guerre de 1914-1918, il habite à Lignéville où il exerce la profession de manœuvre. Il a eu trois enfants avant de décéder en 1962.

Sa demi sœur Berthe, a épousé à Lignéville André Poirson qui travaille à l'embouteillage de Vittel. Les lignévillois les ont très bien connus, ils ont adopté des enfants, elle gardait des enfants de l'assistance publique. Ils habitaient d'abord près de la mairie dans la ruellotte (rue du gué), Gérald Lafosse m'a confirmé que c'est sa maison aujourd'hui, puis ensuite dans une maison rue de Nancy.

Lorsqu'elle est venue habiter à Lignéville, Herminie avait fait ramener le corps de sa fille au cimetière, pour fleurir sa mémoire à chacune des visites journalières qu'elle ne manquait jamais de lui faire, a-t-elle confié son lourd secret, avant de la rejoindre dans la tombe en 1949, suite à son décès survenu à l'âge de 79 ans ?

Au cimetière communal de Lignéville, on peut voir la tombe de Berthe et celle de Paul, ainsi que la modeste sépulture où repose Herminie Morizot, avec sa fille Fernande, leur nom est uniquement signalé sur deux plaques difficilement lisibles (ci-dessous en médaillon).



1) Le café Gaîté en 1910, La photo du journal signale avec une croix blanche que le meurtrier, Louis Morizot, est dans sa voiture (calèche de gauche). Il faisait le taxi en saison pour amener les curistes de la gare aux hôtels de la station, ainsi que les voyageurs pour les villages voisins. Ses collègues étaient présents pour poser devant le photographe, c'était peu de temps avant le drame. Herminie est au premier plan avec sa fille Berthe.

2) Le café Renaissance en 1920, avec une terrasse.

3) Le café l'Escale, est devenu ensuite la demeure du député maire Serge Beltrame, la maison appartient actuellement à Carole Gourlot.

Au cimetière de Lignéville, la modeste tombe d'Herminie Morizot et de sa fille Fernande qui est nommée Tacquard, Herminie ayant refusé que sa fille Marie-Fernande porte le même nom que son beau-père.

Les plaques s'effacent,
Le souvenir s'estompe !



Les tombes de Berthe Morizot
et celle de Paul Morizot



Extrait des actes de décès

Marie-Fernande Morizot

à Carrières-sur-Seine, est décédée en
cette commune, à la campagne, lieu dit l'Avance. Sur cette
déclaration, nous susqualifié nous sommes transporté au lieu indi-
qué où nous avons vu et reconnu le cadavre de la prénommée Marie-
Fernande Morizot,

Louis Victor Morizot

est décédé à Outrancourt, lieu dit « Louis-Aumont ». Sur cette
déclaration, nous susqualifié nous sommes transporté au lieu indi-
qué où nous avons vu et reconnu le cadavre du prénommé
Louis-Victor Morizot

1965, un détachement de la BA 902, qui a fait une prise d'arme à l'occasion de l'anniversaire de la Libération du 11 septembre, regagne la caserne au pas cadencé...



Notre prochaine page d'histoire sera consacrée à l'étude du Cahier de Doléances des Lignévillois en 1789